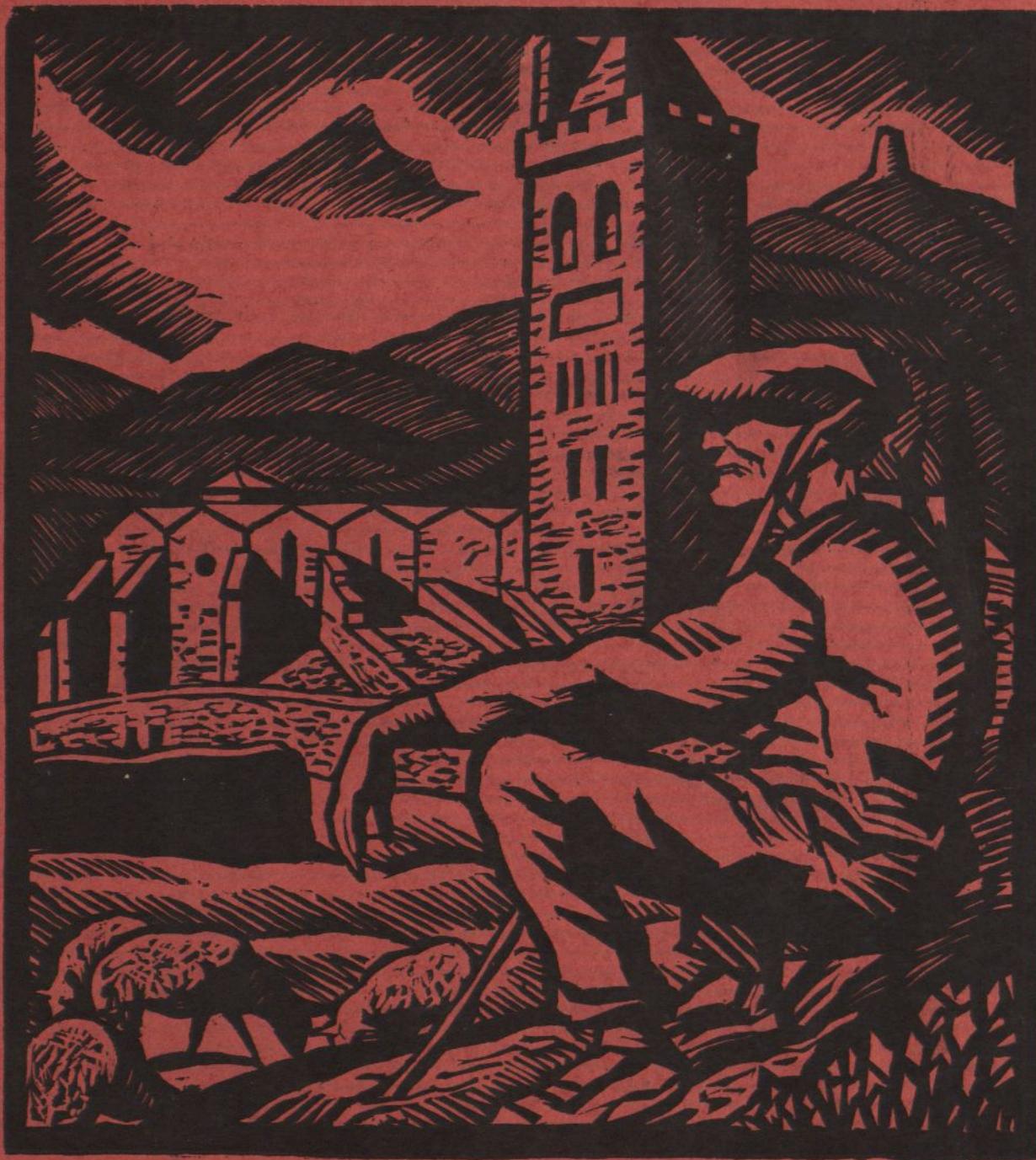


VALLESPİR



Handwritten signature or initials.

Février 1928

N° 3

Prix : 4 fr.

VALLESPİR

REVUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Paraissant tous les deux mois.

CÉRET (Pyrénées-Orientales)

DIRECTEURS :

MICHEL ARIBAUD

CHARLES ROUSSILLON

Chèques Postaux 4541 Toulouse

Téléphone : 14

COLLABORATEURS :

Jean AMADE, Pierre CAMO, Victor CRASTRE, Carlos de LAZERME,
Henry MUCHART, Henry NOELL, Joseph-S. PONS,
Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

COLLABORATEURS ARTISTIQUES :

MANOLO, Pierre BRUNE.

ABONNEMENTS :

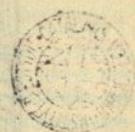
France et Colonies, un an.....	15 fr.
Etranger, —	25 fr.

LE NUMÉRO : 4 FRANCS.

*Les Abonnements doivent être adressés à M. l'Administrateur
de VALLESPİR, 12, Rue Saint-Ferréol, CÉRET.*

LES PYRÉNÉES

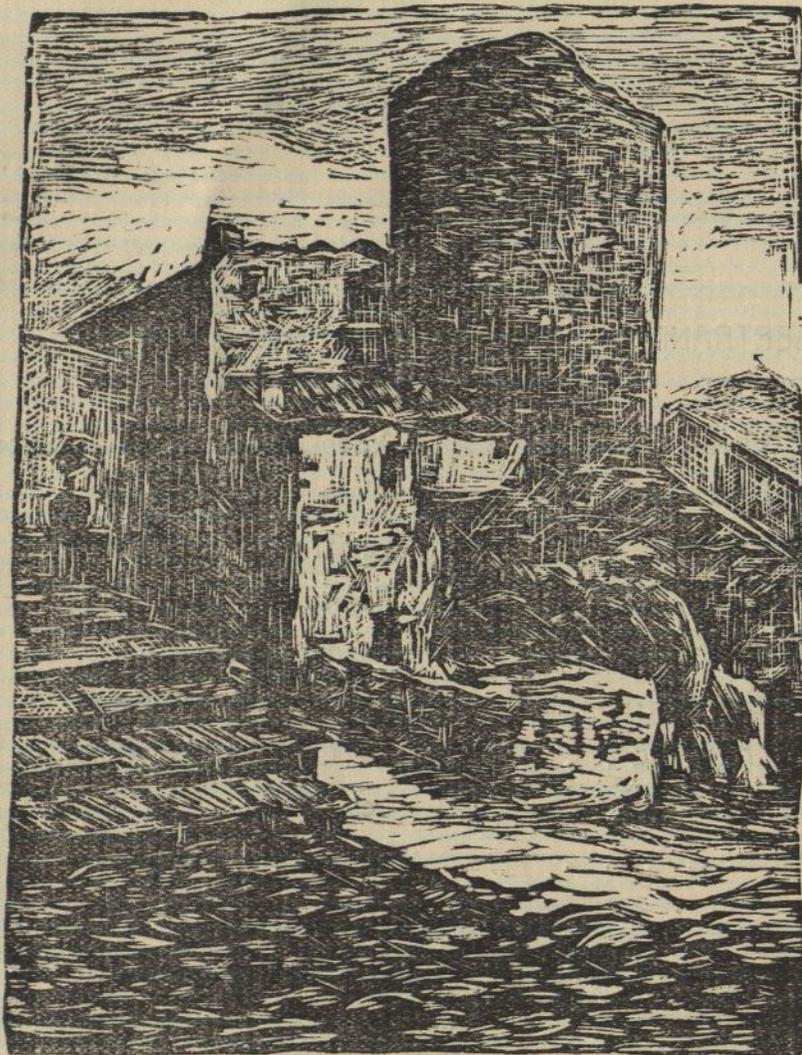
SOMMAIRE



Louis BERTRAND	Les Pyrénées
Emile RIPERT.	Trains
Michel ARIBAUD	Josep-Sébastia Pons à Barcelone
Jean LEBRAU	D'une autre Pyrénée
Victor CRASTRE	La Trahison des Clercs
Josep-S. PONS	Poemes
Charles ROUSSILLON . .	Images de Céret
Louis DEJEAN	Cimetière de Village
Carlos de LAZERME . . .	La Chanson des Filles de Pithiviers
V. CRASTRE	Les Livres
CRITON	La vie des Provinces

Illustrations

Couverture de F. SALVAT. — Dessins de Pierre BRUNE et F. B.



Vieille Tour de Palalda

LES PYRÉNÉES

Louis Bertrand, l'auteur de *l'Infante*, a bien voulu donner pour la revue *Vallespir* ces quelques pages inédites, qui sont le plus bel hommage rendu à notre terre catalane. C'est avec une légitime fierté que nous les inscrivons au fronton de *Vallespir*. Cette sollicitude de l'éminent Académicien, que nous considérons comme des nôtres, est à nos yeux le plus précieux des encouragements pour persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée.

(N. d. l. R.)

J'AI la faiblesse patriotique de croire que ce sont les plus belles montagnes du monde.

En tout cas, il me semble que, nulle part, le paysage français n'atteint à un pareil accent. Les Alpes et la Provence maritime sont plus classiques, plus architecturales peut-être (et encore ce n'est pas sûr) : elles n'ont point la couleur des Pyrénées, cette vie antique et profonde et pourtant toujours jeune et conquérante, — ce cri de passion sous le ciel bleu. En certaines de leurs parties, difficilement accessibles, les Pyrénées sont étrangères à l'homme, elles lui opposent le visage dominateur et indifférent des lieux où la vie ne pénètre point. Là, on peut encore contempler des « déserts » qui n'ont pas d'âge, d'austères et étranges solitudes préhistoriques, comme dans les régions les plus désolées du globe. Et, d'autre part, il est malaisé de trouver un sol plus pénétré d'humanité, d'histoire, de poésie et de légende. Un des plus grands drames du monde occidental s'est joué ici. Ces montagnes tragiques ont, pendant des siècles, servi de barrière à la France et à la chrétienté contre l'Islam. Comme si l'épée des gens de guerre ne suffisait pas pour la

défendre, les moines y ont planté les croix de leurs églises, les remparts et les tours de leurs moutiers. La Vierge, insultée par les sectateurs du Prophète, a dressé sur toutes les cimes, dans tous les cols, dans les creux des vallées les plus perdues, les absides romanes de ses chapelles et de ses sanctuaires.

Et quelle diversité d'aspects dans cette sauvage nature, depuis Collioure et Argelès jusqu'à Fontarabie ! Les Pyrénées-Orientales, dorées et pourprées comme les pampres des vignes roussillonnaises, ne ressemblent point au rude et sombre pays d'Andorre, à l'Urgel, à la Navarre, qui diffèrent profondément des Pyrénées vertes, les Pyrénées thermales de Lourdes, de Luchon et de Cauterets. Et celles-ci, à leur tour, ne se laissent point confondre avec les Pyrénées maritimes du pays basque et béarnais, celles de Bayonne, de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz.

Ainsi qu'il arrive pour toutes les régions frontières, celle-ci est fortement racée. Comme les marches lorraines, les marches pyrénéennes sont des pays de tradition, où les vieux costumes, les vieilles mœurs ancestrales ont été jalousement conservés. La couleur locale y est peut-être encore plus intacte qu'en

Bretagne. Et, parmi ces pays si colorés, la Catalogne française est assurément le plus chaud et le plus éclatant, le plus vigoureusement caractérisé.

D'abord, la plaine roussillonnaise, immense jardin étendu aux pieds du Canigou, — et Perpignan, sa capitale, ancien séjour des rois de Majorque, Perpignan, dont la physionomie est restée si originale, si catalane, avec sa Loge de style hispano-arabe, sa cathédrale à nef unique, les hôtels de ses marchands drapiers, ses églises déjà espagnoles, ses petites rues semées d'argile rouge. A l'entrée de la région montagnaise, au milieu de ses vergers, de ses prairies et de ses eaux courantes, la délicieuse et gaie petite ville de Prades, dans son cirque de montagnes veloutées d'ombres violettes ; puis les sombres villes du Conflent et de la Cerdagne, Villefranche, Mont-Louis, Puycerda... A l'entrée de son col neigeux, la vieille citadelle de Mont-Louis construite par Vauban montre encore un fier profil de forteresse du XVII^e siècle. Il faut la visiter en détail pour prendre une leçon d'archéologie militaire, et puis surtout pour voir comment les ingénieurs du Roi de France savaient bâtir.

Mais, dans cette région, où se multiplient, pendant tout le Moyen Age, les communautés clunisiennes, ce sont les vestiges de l'architecture et de la sculpture romanes qui attirent principalement l'attention. Les deux versants pyrénéens de la Catalogne sont un des grands fiefs du roman. Pas de bourgade, pas de hameau, pour ainsi dire, qui

n'ait son église ou sa chapelle contenant une vierge antique, ou miraleuse, qui ne montre un portail fleuri de bas-reliefs orientaux, une abside festonnée d'arcatures et de colonnettes en marbre rouge. La Cerdagne et le Conflent sont le Pays des Notre-Dame. Dans ce foisonnement de sanctuaires archaïques, il convient de réserver une place privilégiée à la cathédrale et au cloître d'Elne, au cloître d'Arles-sur-Tech, à l'extraordinaire tribune de l'abbaye de Serrabone, enfin au vénérable moultier carolingien et au romantique paysage de Saint-Martin du Canigou.

La terrasse de Saint-Martin est un surprenant belvédère, d'où l'on embrasse la partie la plus intense et la plus caractéristique de cette contrée pyrénéenne, — région de sources sulfureuses, de défilés, de cols et de pics granitiques, qui, presque tous, portent des noms sonores, enchantement de l'imagination, — le col de Balaguer, le col de Carensa, le col de Nuria, le pic d'Eyne, le pic de Fénestrelle, la Cambre d'Ase, tous ces sommets pyramidaux qui s'échelonnent jusqu'au Puygmal et jusqu'à la Sierra de Cadi.

Devant la tour carrée de Saint-Martin du Canigou, le voyageur pourra faire ses adieux au paysage français. De l'autre côté de la muraille rocheuse, à laquelle s'adosse l'aérien sanctuaire, par delà le gouffre grondant du précipice, c'est l'Espagne qui commence.....

Louis BERTRAND.

TRAINS

*Grands trains passionnés précipités si fort,
Qu'ils ont l'air de courir vers l'amour ou la mort,
Grands trains, qui vont chargés d'ambitions avides
Vers les villes de proie où les âmes se vident,
Trains dont le grand fracas soulève les cailloux
Dans la gare endormie, où sonne un timbre doux,
Trains qui font palpiter le cœur entre les côtes,
Rien qu'à voir l'éclair noir de leurs machines hautes
Barrer tragiquement l'horizon inquiet,
Trains, dont l'âme n'est plus qu'un unique souhait
D'aller plus vite encor, plus vite, encor plus vite,
Tant l'espace les tente et l'heure les invite,
Trains courageux bravant de leur splendide bruit
La double hostilité du vent et de la nuit,
Trains vernis, trains luisants, trains de luxe et de joie,
Dont le rapide orgueil illumine la voie,
Quand les petits enfants ouvrent des yeux tout grands
Pour voir le bel éclair des wagons-restaurants,
Trains qui sont une gloire, un poème, un vertige,
— Ah ! quels que soient leurs cris, leur fièvre, leur prestige,
Leur splendeur qui mugit, et leur beauté qui court,
Ils ne satisfont point mon âme dont l'amour
S'inclinera toujours vers les choses débiles :*

Ils ne s'arrêtent point dans les petites villes...

Emile RIPERT.

Josep-Sebastia Pons à Barcelone

TOUT a été dit sur la réception que les « Amics de la Poesia » et les intellectuels catalans ménagèrent à notre collaborateur et ami Josep-Sebastia Pons, à Barcelone. Horace Chauvet, dans l'« Indépendant » des 4 et 5 janvier dernier, a particulièrement écrit sur cette réception, les détails et les appréciations les plus intéressants.

Pour nous, qui avons eu la joie de prendre part à ces fêtes, il nous a été donné d'être témoin d'une très belle manifestation faite de sympathie, d'admiration et de respect et d'un hommage éclatant rendu au talent de celui qui en fut le héros modeste et discret.

Josep-Sebastia Pons fut accueilli dans la vieille cité comtale par tout ce que Barcelone compte d'éminent parmi le monde littéraire et artistique : « *lo bo i millor* », comme il faut dire.

Et ce « *bo i millor* » barcelonais que composent des éléments tels que les Josep-Maria de Sagarra, les Nicolau d'Olwer, les Soldevila, les Coromines, les Garcès, les Rubió, les Martinez-Ferrando, les Sunyer, les Casanova, et tant d'autres encore, poètes, prosateurs, peintres, sculpteurs et savants, ce « *bo i millor* » émane de cette terre catalane, que nous aimons tant, de cette ville de

Barcelone où tout Roussillonnais se sent à « *casa seva* ».

Nous disons à « *casa seva* » parce qu'il y retrouve une ambiance délicieuse qui lui est familière ; parce que la terre, la mer, le ciel de Roussillon, sont la terre, la mer, le ciel de Barcelone : terre fertile et nourricière par excellence, ciel éclatant de lumière, mer opulente qui sont là ce qu'ils ne sont dans aucun autre pays.

C'est certainement des hauteurs embaumées de Vallvidrera que don Quichotte découvrit la mer et le pays qu'elle baigne.

Écoutons ce que Pierre Etienne Martel nous dit, à ce sujet, dans son beau livre « *La rencontre de Cervantes et du Quichotte* » :

« A Barcelone, don Quichotte et Sancho
« voient pour la première fois la mer... valeur
« fixe, constatable... lénifiante et stimulante à
« la fois de par cette diversité dans l'immuable,
« de par l'absence même des détails monotones
« et obsédants que la terre castillane présente...
« de la terre castillane rebutée de son exil...
« C'est pourtant le même ciel espagnol qui les
« baigne, ici comme dans la Manche, un ciel...
« dont le métal s'imprègne des lointains au lieu
« de les durcir en obstacles, un ciel plein

« d'haleines, d'humidité, de légèreté malgré le
« même soleil, un ciel qui semble prolonger et
« non accabler la végétation... »

C'est bien cela ; mais encore, pour nous, ce ciel, cette mer, cette terre, ce pays enfin desquels se dégagent nettement l'esprit et la finesse d'une race, sont ceux qui ont pu favoriser l'éclosion et l'expansion de cette Renaissance catalane qu'honorent les hommes que nous citons plus haut lesquels, mus par un même sentiment d'affection fraternelle, ont voulu rendre hommage à leur frère roussillonnais Josep-Sebastia Pons.

« De la torre blanca al mati
« S'esgrana un vol de colomettes
« Y cel amont no s'pot seguir
« l'enlayement de les llausettes. » (1)

Car aussi bien d'une « torre » fleurie de Sarria que du rustique « mas » de l'« Albera cristallina », le bon poète Pons sait voir s'envoler les colombes et se perdre l'alouette dans l'infini du ciel catalan.

Michel ARIBAUD.

(1) J.-S. Pons : « Roses y Xiprers. »



D'UNE AUTRE PYRÉNÉE

A CARLOS DE LAZERME

*Amandiers du printemps dans l'azur pâle encore,
Suprême neige au flanc de sévères coteaux,
Je revois les vergers où le bourgeon se dore,
La route de la mer où chantaient des roseaux,*

*Et, jailli du sol rouge, un beau faisceau d'agaves ;
Je regrette le vent qui dépouille les cieux.
Ici l'air qui languit et l'écume des gaves,
Glaucques comme le saule et l'ennui de vos yeux.*

*Etrangère penchée à quelque balustrade...
Mais en proie au regret de l'hiver catalan
Ah ! laissons notre cœur ! Dans la petite rade
Je revois un voilier pressé d'un doux élan,*

*Et l'oratoire blanc parmi les chéges-lièges,
Et les rameaux d'un vieux platane plein de soir.
La fille aux yeux baignés d'amoureux sortilèges,
Assise et dépliant son pauvre foulard noir,*

*Offrait sur ses genoux les plus belles oranges.
J'aimais l'embrun, le sel, la vague au torse vert,
Mais surtout ces vergers posés comme des anges
Annonçant dès janvier le déclin de l'hiver.*

Jean LEBRAU.

LA TRAHISON DES CLERCS

C'EST un phénomène assez singulier que de voir la parution d'un livre provoquer un tel débat (et je parle surtout du débat personnel car le débat public peut-être à quelques-uns suspect) qu'il nécessite une complète révision des valeurs intellectuelles et une critique de toute l'histoire de l'esprit. On peut compter dans une époque les œuvres qui acceptent, qui recherchent une telle *responsabilité* : depuis combien d'années ne nous avait-il pas été donné de lire ainsi un *livre-événement* ? Et ce qui marque bien l'importance essentielle d'un pareil ouvrage, c'est qu'aujourd'hui à tous les carrefours de l'esprit où nous conduit le mouvement de la pensée, même au cours de nos exercices les plus solitaires, la thèse de M. Julien Benda se trouve mise en cause par quelque point.

Julien Benda, essayiste souple et penseur profond, est surtout connu dans le monde philosophique par sa critique vigoureuse du bergsonisme : défenseur de l'intelligence, de la raison dans le sens le plus strict du mot, il s'est élevé contre la doctrine du philosophe de l'« Evolution créatrice » et de l'instinct. Or, il occupe parmi les critiques de Bergson une place particulièrement forte : sa réfutation du maître français est la plus fondée parce qu'il a toujours placé (et, peut-on dire, il a *seul* placé) l'intelligence sur son véritable terrain : l'intelligence, jeu le plus libre et le plus désintéressé de l'esprit.

Depuis un siècle, les clercs, entendez par *clerc* : le philosophe, le moraliste, l'écrivain, l'artiste, le savant se sont plu à précipiter la déchéance de leur fonction. Les clercs se sont mis au service du politique : ils ont pris position dans les querelles nationales ou les conflits sociaux. Bien mieux, non contents de prendre parti en tant qu'individu, le clerc a pris parti en tant que clerc, c'est-à-dire qu'il a mis sa pensée, son art ou sa science au service d'une cause étrangère à l'esprit. Étrangère à l'esprit, c'est-à-dire en contradiction avec la notion de justice abstraite : car, nous le disons plus loin, le clerc peut prendre parti dans

une querelle nationale ou sociale si sa cause coïncide avec celle de la justice abstraite. Enfin, et c'est le grief le plus redoutable adressé par Julien Benda aux prêtres de la pensée, ces clercs traîtres se sont fait une gloire de leur trahison : ils ont bâti une doctrine pour étayer leur conduite : nationalistes allemands et nationalistes français, penseurs révolutionnaires et penseurs traditionalistes, chacun a déclaré : « Ma pensée ne m'intéresse plus en tant que pensée, elle ne vaut qu'autant qu'elle est une arme dans la bataille sociale ou la guerre nationale. » — Voici résumée en dix lignes la thèse de la « Trahison ». Son auteur occupe dans le débat une position extraordinairement forte ; si forte qu'aucune objection ne peut l'atteindre. On lui dira : « Si le penseur moderne est ainsi descendu dans l'arène, c'est que les querelles sociales et nationales, ont pris depuis un siècle une telle ampleur, une telle acuité qu'elles ne peuvent laisser indifférent un individu sensible. D'ailleurs les peuples aujourd'hui n'accepteraient pas l'olympienne indifférence du philosophe et, n'est-ce pas, *primum vivere*. »

Sans doute, répond Julien Benda, mais je constate simplement un fait et je déclare que l'universalité de l'esprit est menacée le jour où se détruit son impartialité. — Si l'on voulait adresser un reproche à l'essayiste, on pourrait justement lui faire grief du soin avec lequel il se défend contre toute contradiction possible : je veux dire que sa thèse nous apparaît comme un système admirablement construit, si parfait, si harmonieux qu'il semble ne devoir avoir aucun contact avec le réel. Mais Julien Benda nous répondrait aussitôt qu'il n'est qu'un logicien dépourvu de tout réalisme.

Voici donc exposé en toute clarté un mal dont souffre l'esprit en ce temps et dont il pourrait bien mourir. Si cette tendance que dénonce Julien Benda s'amplifie encore au cours de ce xx^e siècle (et l'on ne voit pas bien ce qui pourrait arrêter son progrès) il éclatera bientôt, pour employer le jargon à la mode, disons une « crise de confiance ». Comment admettre en effet que la philosophie appa-

raisse comme un domaine réservé, semblable aux églises du Moyen-Age devant qui la force de l'homme se brisait, domaine où les passions, les haines, les violences abdiquent leur pouvoir, si elle s'enrôle longtemps encore, comme elle le fait aujourd'hui, au service des causes les plus réalistes et les plus humainement injustes au sens fort du mot ? On peut affirmer que s'il existe encore aujourd'hui une *civilisation*, malgré ce complot éternel tramé contre elle au cours de l'histoire, par les appétits, les instincts débridés et les élans de toutes barbaries, c'est justement parce que l'homme en proie aux pires tentations (et même s'il y a succombé) a toujours retrouvé, dans tous les siècles, cette règle spirituelle : foi religieuse ou foi philosophique suivant les âges, mystérieux fil d'Ariane qui l'a conduit parmi les enchevêtrements et les pièges à son salut : salut, pour moi, victoire de l'esprit sur la matière, de l'idéalisme sur le réalisme, donc du désintéressement au sens philosophique du mot.

Mais si les « mainteneurs » de cette règle déclarent un jour aux hommes, par exemple : « Il n'y a de vérité que du point de vue humain, réel : est bon, est moral ce qui est bon pour ta famille, pour ton village, pour ta classe : il n'y a pas de justice abstraite : il n'y a pas d'*idéal moral* : il n'y a que des réalités, morales si elles favorisent ta puissance, immorales si elles lui nuisent », et s'ils sont écoutés, il est évident que toute civilisation s'abîmera dans le néant ; ce qui ne veut pas dire que les usines ne fumeront plus dans des banlieues désolées, que les arbres ne porteront plus de fruits et que l'homme disparaîtra de la surface de ce globe : peut-être au contraire la ruine de toute retenue sera-t-elle un stimulant à l'effort des « producteurs. » Mais je crois que ces efforts aboutiront finalement à la mort de la race humaine : on ne voit pas bien quelle humanité pourrait exister qui obéirait à la morale du chacal ; il n'est pas moins vrai qu'il n'y aura plus de civilisation le jour où ne sera plus admise cette vérité : l'esprit a une existence indépendante de celle du corps et supérieure à celle-ci, vérité

d'où est sortie toute la philosophie platonicienne, idéaliste, et le christianisme, ces grandes sources de notre civilisation.

Si le clerc ne doit pas s'enrôler sous un fanion politique, s'il ne doit pas se mêler au combat qui déchire la cité, cela ne veut pas dire qu'il ait à se désintéresser absolument de luttes humaines. Il y a son rôle à jouer, mais un *rôle de clerc* : et cette règle spirituelle qui doit s'imposer à l'homme, même aux pires époques, comment l'homme la pourrait-il retrouver si le clerc n'était pas là pour la représenter ? « Quand Gerson monta en chaire de Notre-Dame pour flétrir les assassins de Louis d'Orléans, quand Spinoza vint, au péril de sa vie, écrire sur la porte des meurtriers des Witt : « *Ultimi barbarorum* », quand Voltaire batailla pour Calas, ... ces clercs étaient pleinement et de la plus haute façon dans leur fonction de clercs ; ils étaient les officiants de la justice abstraite et ne se souillaient d'aucune passion pour un objet terrestre. »

Il est bien inutile de conclure ces réflexions par l'énoncé d'un vœu stérile en faveur du retour des clercs à leur exacte fonction. Il est à craindre d'ailleurs, si l'on en juge par l'accueil fait aux thèses de Julien Benda par les plus illustres de nos « clercs traitres », que le mal dénoncé par le philosophe ne fasse que s'aggraver dans l'avenir.

Mais il restera sans doute hors du troupeau de ces prêtres de l'esprit, corrompus par le réalisme de l'époque, il restera sans doute, ici et là, un apôtre fidèle du spirituel qui consacrerait sa vie aux recherches les plus désintéressées, aux sciences les plus abstraites ; il entretiendrait dans sa solitude la vie d'une petite flamme loin des vents furieux de la plaine, cette flamme, longtemps, guidera vers la vérité la marche des quelques hommes, lassés ou rebutés par le siècle, qui cherchent le salut dont nous parlions tout à l'heure.

Cette flamme incertaine risque-t-elle de s'éteindre un jour ? C'est toute la question de *civilisation* qui se trouve mise en cause.

Victor CRASTRE.

POEMES

I. Paraules per Cantar

*Mercès pel vent de l'alba, quan aprima
cada vela en el port,
perquè és tant saludable i tot ho anima
de vida i bona sort.*

*Mercès per cada vall pura i deserta
i cada roc sospès,
d'on cau de plom i l'ala mig-oberta
un coble d'esparsers.*

*Mercès pel prat de L'Orri que verdeja
vora el pou de la neu :
tot home hi sol trobar quan més sedeja
la canal d'una deu.*

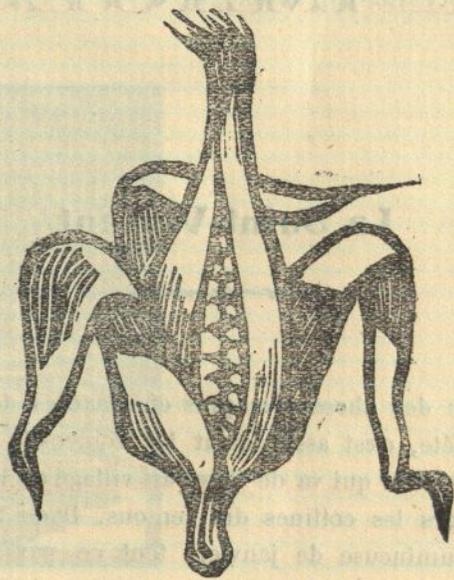
*I encare per les besties ajassades
sota la tenebror,
per la balma on les truites abrigades
neden en la gelor,*

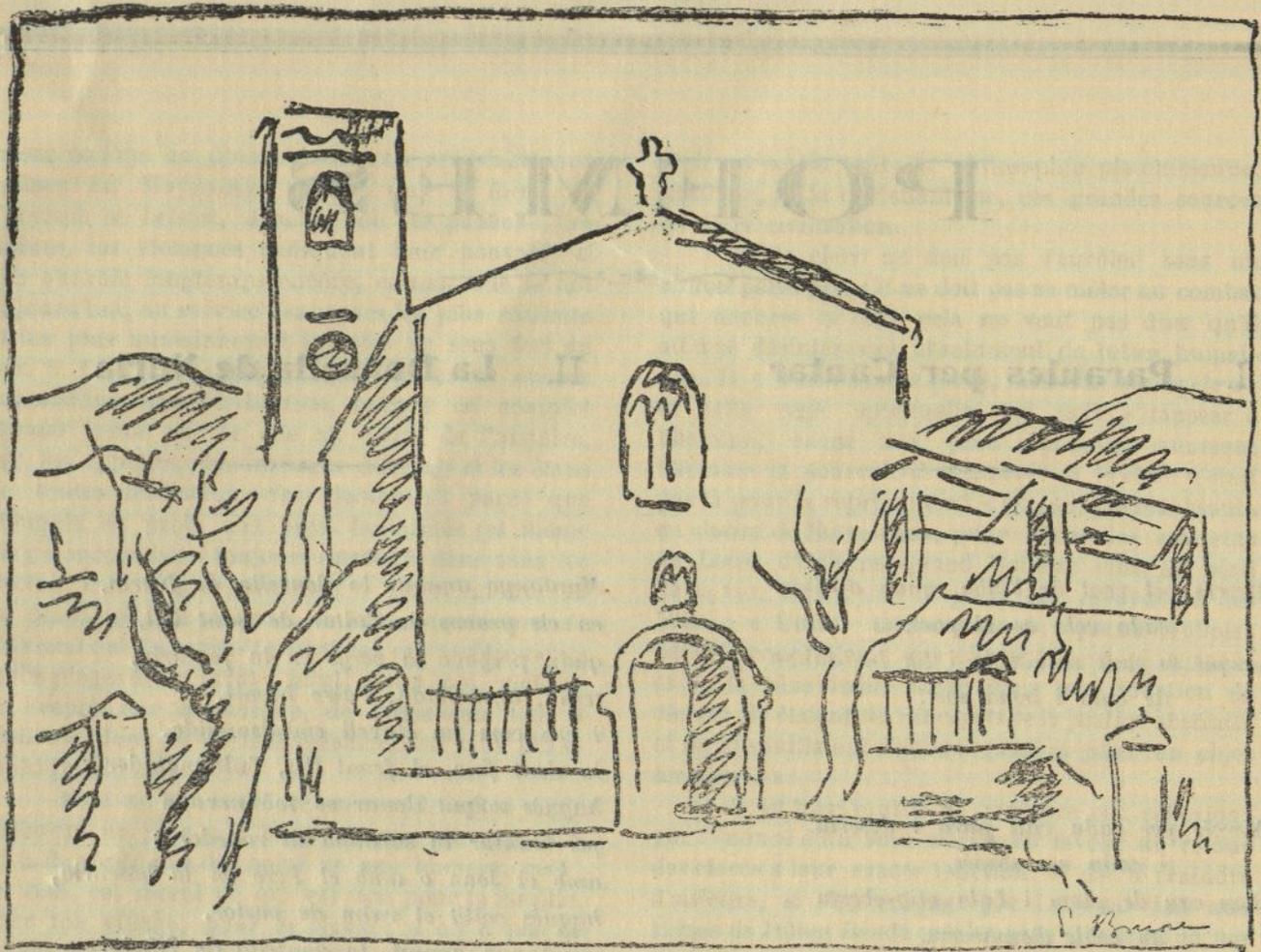
*per l'abundor d'esteles en les clines,
mestre de l'altitut,
tant diverses que són i cristallines,
i plenes de virtut.*

II. La Donzella de Núria

*Muntanya amunt, la donzella de Núria,
en els graons de l'altar de Sant Gil,
quan pregava la verge en la foscuria,
tenia, agenollada, l'aire humil,
i era com un clavell embalsamada,
la dent fina, el front llis, l'ull matador ;
hagués volgut donar sa mà nevada
per dansar la sardana al rodedor ;
amb el Joan o amb el Pere en la boscuria,
hagués collit el raïm de pastor,
muntanya amunt, la donzella de Núria.*

Josep-S. PONS.





IMAGES DE CÉRET

La Saint-Vincent

UNE des choses les plus charmantes de cette fête, c'est assurément la promenade par ce sentier qui va de Céret au village de Reynès, à travers les collines du Ventous. Dans l'après-midi lumineuse de janvier, tout ce paysage est d'une subtilité athénienne — collines décharnées

mordant le ciel, ligne mollement infléchie du col de Bousseils, ondulations presque aériennes de terrains qui s'incurvent en vallonnements — le regard ne cesse de se poser avec un ravissement toujours renouvelé. Sous la mince étoffe du terreau, le squelette est à vif. Pas d'empâtement, pas de graisse inutile, des lignes nettes que hérissent par endroits des bouquets saignants de chênes-lièges. De rares oliviers que l'homme n'a pas encore mutilés enflamment sous le vent leur feuillage d'une tristesse si ardente. A travers leur

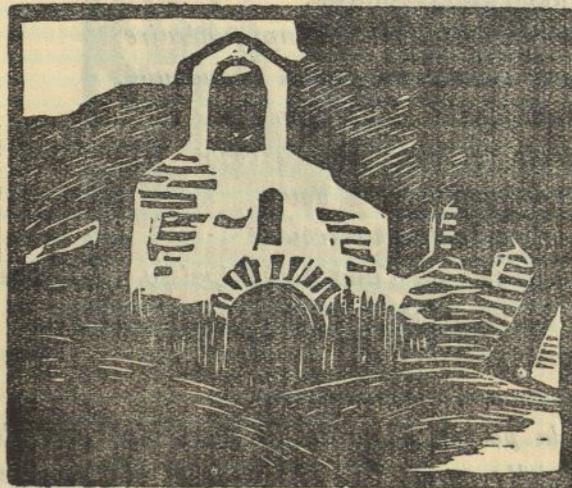
verte lyre, toujours mobile, toujours en fièvre, l'on aperçoit enfin le village. Les deux auberges où se reposent à l'habitude les muletiers taciturnes sont pleines d'un joyeux tumulte. Sans doute le vin doré, au goût de violette, que nourrit le calcaire de la colline a déjà alourdi plus d'une tête. Même joyeuse rumeur dans la chapelle où de rudes voix montagnardes scandent un cantique. Devant la porte, des piles de douelles parfument l'air d'une fraîche odeur de bois. La *cobla* joue sur la placette où tourne l'ombre bleue d'un micocoulier. Rauque et passionnée, la phrase musicale émeut les filles aux bouches lourdes, aux hanches agressives qui semblent lutter entre les bras des garçons. Accouplements de la danse... bataille de l'amour. Cette frise vivante se déroule sur la flamme chaude et sombre des cyprès du cimetière.

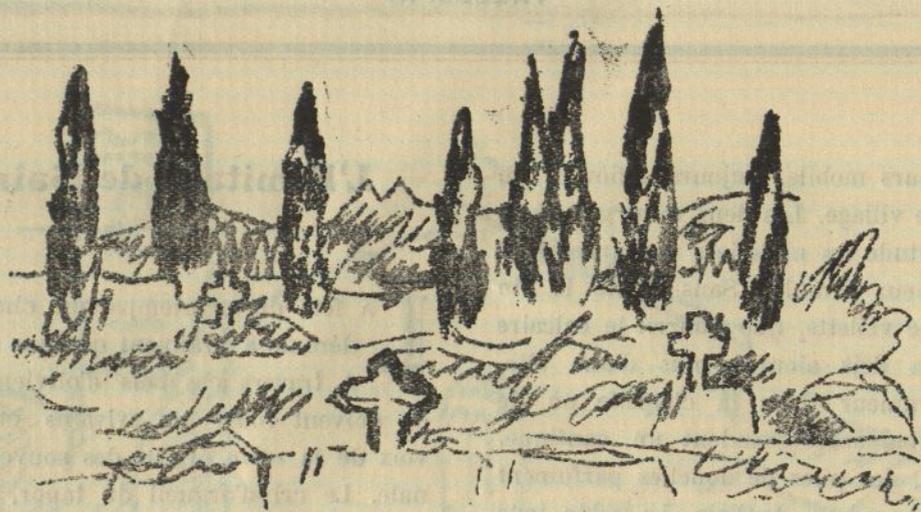
Le soleil décline, comme aspiré par la crête des collines. Les jutglars quittent leur estrade pour se rendre à l'auberge. La fête reprendra cette nuit sous les lanternes. Dans la placette purifiée rentre l'air et le crépuscule — ce crépuscule catalan d'un soir doré de janvier, qui laisse, semble-t-il, quelque chose de bleu sur les mains et sur le visage....

L'Ermitage de Saint-Paul

LA fête du printemps qui chaque année s'y déroule a vraiment quelque chose de païen. A travers ces bois d'oliviers et de chênes où doivent rôder les sylvains et les faunes la voix de la *cobla* éveille des souvenirs de bacchanales. Le cri d'orgueil du tanor, le gémissement douloureux de la prima font irrésistiblement songer aux luttes de la volupté. Dans cet air chaud du premier printemps, dans cette atmosphère charnelle, les femmes se font plus lasses, les regards plus appuyés et plus caressants. Au fond de la cuve de terre ocre, sur les bords de laquelle se tient la *cobla*, fermente, bouillonne la plèbe, et les mimosas au long rire d'or pleuvent sur les couples éperdus. Il y a bien un ermitage aux tuiles fanées, ombragé d'oliviers tordus et grimaçants, mais c'est encore la hantise de l'amour qui y pousse les garçons et les filles, et les prières des fidèles y sont couvertes par l'ivresse de la *cobla* qui conduit cette fête de l'amour, qui mène cette fête du printemps.

Charles ROUSSILLON.





EN LANGUEDOC

CIMETIÈRE DE VILLAGE

*Une brise tiède soufste dans les allées
du cimetière. Les tombes veillent sous les fleurs ;
les pierres, aux inscriptions anciennes et lavées
par les pleurs du ciel
allongent un coin d'ombre violette
en la lumière de cet après-midi.
Pas de cyprès aux cônes sombres.
Mais l'inextricable fouillis
d'une libre végétation. Champ funéraire,
mystérieux comme un jardin abandonné.
Comme un jardin où le promeneur solitaire
va, dans le recueillement du cœur.
Est-il une émotion plus douce
que ce calme seulement troublé
par le bruissement d'une herbe épaisse que le vent balance ;
par la brusque échappée d'un lézard effrayé ;
par l'envol plus hésitant du rêve ?...
Par le calme d'une méditation,
— que la pensée même de la mort n'effraye plus —
parce qu'elle paraît ici, si simple et si clémente,
qu'on l'aime....*

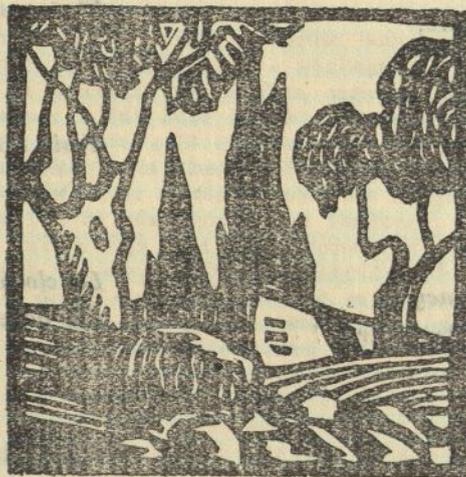
...Car les morts, sont les morts à jamais endormis,
les yeux clos, dormiront toujours et dorment
près du clocher,
à l'ombre de l'église, où reposaient déjà
ceux qui les avaient précédés ;
ceux-là, qui comme moi, se sont agenouillés,
et dont le cœur meurtri et l'âme désolée,
souhaitaient de dormir là un jour....
Ah ! tous ceux-là, je les envie.

Je les envie

parce qu'ils reposent dans le grand silence du ciel
qui chante sous leurs yeux fermés.

.....
Les tombent veillent sous les fleurs....

Louis DEJEAN



LA CHANSON DES FILLES DE PITHIVIERS

*Vitraux d'Amiens,
Portail de Reims,
Cloches de ma patrie....*

*Trois tambours sont partis,
Il y a trois cents ans,
Pour aller au pays
De Bruxell' en Brabant.*

*Mais les trains ont marché
Depuis cette aventure,
Adieu, petits pâtés
Du bel enfant gâté
A la jolie figure.*

*Vendôme ! Beaugency !
Châteaux ! Sous-Préfectures !*

*Toute sa vie, Silvie
A cueilli le souci
Dans les bois de Coucy,
— Bonnes gens de Namur,
En voiture, en voiture !*

*Clochers dans le lointain !
Votre cœur dans ce train,
Prend le wagon des dames ;
Mais la peau du tambour
A crevé... c'est l'amour
Qui ballotte les âmes.*

*Vitraux de Vauxcouleurs,
Couleur de ma douleur.*

*Orléans, Montlhéry,
Et tours de Notre-Dame...*

Trois tambours sont partis...

*La cloche sonne aussi
En gare de Paris.*

*J'irai traîner ma joie
Qui rira d'épouvante,
Au bar, où des guitares
Hawaïennes chantent.*

CARLOS de LAZERME.

LES LIVRES

La Rencontre de Cervantés et du Quichotte, par Pierre-Etienne MARTEL

On ne peut parler de ce livre sans signaler au préalable la préface si profonde et si lourde de conseils que Mr Jean Guéhenno a écrit pour cette œuvre et pour celles qui lui feront suite. Dans ces quelques pages d'un si fier accent, il nous confie quel dessein l'a guidé dans le choix des auteurs qu'il groupe dans cette nouvelle collection. Esprit attentif au mouvement des générations, il veut nous donner un tableau aussi précis que possible de la pensée contemporaine ; mais il ne veut en aucune manière « compartimenter » l'humanité par d'étroites cloisons étanches : d'après lui les générations ne doivent pas se combattre mais harmonieusement collaborer. « Que de vaines querelles entre les hommes, parce que tous sont férus de leur âge et raisonnent soit en barbons, soit en adolescents ! Chacun attend que le monde pense comme lui-même pensait quand il avait vingt ans. » L'individu ressemble toujours assez à l'individu pour qu'un homme de trente ans ne soit pas pour celui de cinquante un mystère.

Nulle œuvre n'était plus que cette émouvante « Rencontre de Cervantés » digne d'inaugurer cette collection. Pierre et Etienne Martel nous donnent un bréviaire d'héroïsme, non pas de cet héroïsme militaire éclatant et sans profondeur, mais de cet héroïsme sans panache, héroïsme de chaque jour et qui ne trouve de réconfort qu'en lui-même, de récompense que morale. — C'est un parti assez singulier celui d'écrire des biographies, animer, faire agir un homme mort depuis plusieurs siècles, pénétrer le secret de ses pensées et ne pas se satisfaire de ses simples démarches, démêler ses goûts et ses dégoûts, vivre ses amours et ses haines et le faire parler, le faire parler *en son nom*, il faut pour réaliser une telle ambition ou une grande légèreté d'esprit ou un profond génie. C'est ce génie qui a conseillé Pierre-Etienne Martel : la pensée, la passion de Cervantés en eux-mêmes ils la retrouvent ; ils aiment leur prestigieux héros comme lui-même aimait son Quichotte. Ne nous laissons pas égarer par la documentation parfaite ; ce n'est pas un livre de science que les deux essayistes ont composé, mais une confession, un livre lyrique.

Nous pensions connaître Cervantés ; nous savions que sa vie avait été coupée de dures traverses : né d'une pauvre famille de petite bourgeoisie, étudiant, puis officier, plus de dix ans prisonnier des Maures, enfin « administrador militar » et quel administrador ! les lettres ne lui procurent que misères, mais est-il à quelque moment de sa vie véritablement malheureux ? Une force le soutient sans cesse : la force de l'esprit. Au-delà de sa pauvre vie terrestre, qu'il croupisse dans les geoles barbaresques ou dans quelque village brûlé de soleil de la Manche, il discerne toujours un idéal, une raison d'être lui interdisant de toucher au désespoir total. En Afrique, esclave, il encourage et aide ses compagnons de fers et cela illumine ses ténèbres : il a vaincu l'égoïsme. Plus tard en Espagne, alors qu'il a déjà écrit son Quichotte, il peut bien être en proie aux tracasseries des poëtailons du jour, en butte à l'ingrate indifférence royale, son esprit demeure ferme, sa pensée droite car il sait qu'il est supérieur à tous ceux qui l'entourent. Comme le chevalier de la Triste Figure, mais avec quelle éclatante lucidité en plus ! il se place hors de toute atteinte, hors la vie, hors le monde, dans l'absolu.

...Oui, Cervantés est bon et généreux, mais il ne faudrait pas le confondre avec ces apôtres lamentables qui évangélisent au nom du bonheur. « Ah ! Cervantés n'est pas un philanthrope. Il sent trop la faim et la soif de Dieu pour aimer les hommes à la manière philanthropique. Il sème parmi eux des germes de doute, de méfiance, d'inquiétude et même de désespoir. » Il sait trop bien que le bonheur n'est qu'un mot qui dissimule une double lâcheté : lâcheté morale, lâcheté intellectuelle et que toute grandeur est dans le désespoir, un désespoir calme, puissant, sans phrase et qui accepte la vie parce qu'il la recrée à la rude image de son esprit.

Il faut remercier Pierre Martel d'avoir composé ce livre de bon conseil. Quant à son compagnon Etienne Martel, il n'est pas là pour écouter nos gloses. Il est aujourd'hui la proie de l'infini.

La Maison du Peuple, par Louis GUILLOUX

(Grasset, Editeur)

Beaucoup d'écrivains ont la prétention de peindre le prolétariat et d'écrire l'histoire de ses mœurs, le récit de ses luttes. Peu y réussissent et je ne vois pas, à l'exception de Lucien Jean, jadis — Lucien Jean à qui l'on ne rend pas son dû encore — et d'Henry Poulaille aujourd'hui, quelque écrivain capable de mieux animer des scènes de la vie prolétarienne.

...Des hommes se sont groupés pour assurer leur libération. Ils sont simples et ignorants mais parmi tant d'autres, ils découvrent un jour qu'ils sont durement exploités et que tout autour d'eux est organisé en vue d'augmenter le mieux-être de quelques individus. Ils décident d'engager la lutte. Mais dans cette petite ville leur volonté d'indépendance est sévèrement jugée ; l'hostilité naît autour d'eux et leurs frères de misère sont souvent les premiers à les condamner :

« Quand elle apprit qu'une section socialiste venait d'être formée, ma mère demanda :

— Alors, François, qu'est-ce qui va arriver ?

— Comment, dit mon père, j'espère bien que la révolution n'est pas loin.

Elle leva les bras au ciel.

Car ces prolétaires d'une pureté absolue sont persuadés toujours que leur triomphe est proche. Ils ignorent tout scepticisme. N'ont-ils pas des chefs admirables : en particulier ce docteur Rébal qui parle si bien ! (Eternel amour du français pour l'orateur). Avec de tels hommes et une telle foi, comment être vaincus ? Mais il arrive que le brillant orateur cherche à assurer sa position personnelle en passant sur le dos de ses fidèles, il arrive que les ouvriers se retrouvent seuls un jour et divisés. Eternelle histoire de tous les mouvements prolétariens qui ont confié leur destin à de petits prolétaires ambitieux.

...François est un de ces ouvriers. Cordonnier travaillant pour son compte, il a vu disparaître ses clients du jour où il s'est révélé militant : on essaye de le réduire par une sorte de boy-cott et l'épreuve est dure : il y a à la maison la femme et les deux enfants et bientôt plus de pain. Cet homme droit n'avait pas prévu que l'on puisse un jour se livrer à un tel attentat contre sa liberté de pensée et un moment, affolé, il voit rouge.

« Mais la pensée qui le faisait le plus souffrir, c'était celle-ci : on te punit. C'est à cause de cette pensée qu'il avait pris son revolver. »

La misère, Louis Guilloux en parle en homme qui en a souffert et longtemps ; il en parle simplement, comme il convient de parler des grands malheurs : la maladie, la mort, la douleur. Le langage quotidien, nulle recherche, de petites notations qui en s'ajoutant forment tableau. Jamais de grands cris de désespoir, jamais d'attitude théâtrale. Y a-t-il rien de plus simple que de souffrir ? Voyez comment meurt une vieille femme :

« Le jeudi suivant, comme nous entrions dans la petite salle, nous vîmes que son lit était vide :

— Ah ! dit ma grand mère en s'approchant, elle est morte... Ma mère nous dit :

« Elle a eu bien du mal à passer. Elle est morte sur les deux heures du matin. On l'a emportée au petit jour. »

Simplement. Sur ces pauvres gens joue une résignation séculaire : l'antique acceptation chrétienne avec ses ouvertures sur le paradis et cette terrible adaptation à la douleur, cet invincible fatalisme contre quoi les plus avertis de ces hommes unissent leurs efforts. — Ceux-là n'admettent pas la défaite : ils oublient les trahisons et les reculs, ils n'acceptent pas le désespoir : ce sont des lutteurs. Regardez-les travailler à l'édification de la maison du peuple :

« Les pierres ? Il y en a partout. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Père Cozanet, tu nous prêteras bien ton tombereau pour aller en chercher sur les routes si besoin est. »

Louis Guilloux nous a fourni un merveilleux document et mieux qu'un document, une étude largement humaine.

VICTOR CRASTRE.

Les Soutanes Vertes, roman, par Isabelle SANDY

Admirable sujet que l'auteur de *Llivia* a brossé avec sobriété et flamme. Cette misère des prêtres montagnards est un thème trop brûlant, que les auteurs modernes, préoccupés du fort tirage, évitent. Isabelle Sandy n'a pas hésité à reprendre ce drame.

Déjà Henri Bordeaux, dans une série d'articles, avait évoqué cette grande pitié des prêtres paysans. Isabelle Sandy nous force à regarder en face cette lente agonie matérielle et morale. Dans leur église ruinée, barque de pierre à la dérive que bat l'impunité de plus en plus violente, ces malheureux, au fond des campagnes obscures, entretiennent encore la petite flamme de l'idéal... Mais va-t-on les laisser mourir de faim...

Le Prieur de Prouille, roman, par Henri DUCLOS

Henri Duclos, écrit Jean Lebrau « est un fils spirituel du cers. Tous deux ils dépouillent et passionnent ». Très juste. Le jeune auteur du *Prieur de Prouille* est à l'image de cette terre languedocienne, consumée de soleil, rouge jusqu'à l'exaspération et jusqu'au meurtre. Et son œuvre est pleine de cette flamme contenue, de cette ardeur secrète qui semble affleurer sans cesse sous l'étoffe fauve du terreau narbonnais.

Dans ce pays passionné, Henri Duclos a fait revivre l'albigeisme et la grande figure du Castellan Dominique, le fondateur du *Prieur de Prouille*. Il fait revivre tous ces villages hérétiques du Rasez et de Fontfroide avec leurs fermes carrées et puissantes, leurs bruits de fléaux, et leurs hautes gerbières où le soir se recueille. Villages paisibles, hantés de moissonneurs et de vigneron et qu'un soir la croisade ensanglante.

Œuvre de nerfs et de muscles qui tranche sur la production bâclée de l'époque.

Le Pèlerin de l'Espagne, poèmes, par Claude-Maurice ROBERT

Des vers harmonieux, éclairés d'images, que Claude-Maurice Robert nous envoie des provinces algériennes :

...O toi dont la splendeur m'exalte
j'ai baisé ton sable ô Désert...

Parmi le flot si monotone et si décevant des ouvrages en vers, ce petit livre apporte une impression neuve, des rythmes originaux, des trouvailles ingénieuses.

Retenons le nom de Claude-Maurice Robert.

Notre camarade ancien combattant, Eugène Figuière, l'éditeur parisien bien connu, vient de nous faire parvenir ses dernières nouveautés : *Les chants Pyrénéens*, de Louis Dèveze et *la Caresse des Soirs*, poèmes descriptifs d'Auguste Huguet, consacrés au Bas Limousin. Je recommande à tous nos amis, et principalement à nos amis libraires, les œuvres présentées par Figuière. Tant par leur présentation, que par le choix des auteurs, ces éditions s'imposent de plus en plus au public lettré de France.

Nous reviendrons d'ailleurs prochainement sur le généreux effort tenté par Figuière en faveur des écrivains.

Signalons également à nos lecteurs les Editions de la Vraie France où M. Firmin Roz a réalisé une magnifique collection littéraire. Tous nos amis qui désirent des œuvres saines, vigoureuses, en réaction contre l'obscénité qui envahit la littérature moderne, les peuvent trouver parmi les livres édités par la Vraie France.

Charles ROUSSILLON.

LA VIE DES PROVINCES

PROPOS D'UN RÉGIONALISTE

Pierre Vidal est décoré ! J'avoue en être surpris. La manne rouge est réservée à l'habitude pour le bétail des politiciens et des spéculateurs de la guerre, et c'est un spectacle assez inattendu de la voir s'égarer sur un bénédictin provincial des lettres. Modeste, silencieux, travailleur opiniâtre, le bibliothécaire de la ville de Perpignan n'avait aucune des qualités qui sont nécessaires pour « arriver » en notre siècle de cannibalisme littéraire. Il faut tout au contraire y posséder une souple échine, et savoir flairer à temps les directives officielles, les sautes de vent d'une opinion imposée, Je n'en veux pour exemple que les nouveaux pavoisés /à vous Montherlant, Martin du Gard, Benda/ qui reflètent assez bien la nouvelle préoccupation de propagande antibarrésienne et antinationaliste, qui hante depuis quelque temps les cervelles gouvernementales.

Mais qu'importent ces bateleurs. Comme l'écrit fort justement notre ami Sebastia Pons, l'auteur de la Relació de la Vida del Pastor doit trouver les plus fraîches récompenses dans ses souvenirs. Ce grand voyageur qui parcourut toute la Cerdagne au temps des tartanes, cet infatigable chercheur qui s'est arrêté dans tous les villages, qui a partagé la cabane du berger ou du pêcheur de truites, qui a interrogé les vieux habitants de notre rude montagne pour recueillir leurs mots et leurs légendes est vraiment un fils de notre terroir et qui l'honore.

CRITON.

NOUS AVONS REÇU....

Anadyomené : carnet poétique où nous retrouvons des noms connus : Louis Carel, Jean Lebrau, Doëtte Anglivièl, Armand Praviel, Jacques Faneuse.

Les Amitiés : chroniques de Pierre Gay, Marius Pauze, Louis Pize, Jane Sandelier, Jean Tenant.

La Revue des Poètes : chroniques d'Auguste Dorchain, Max Citoleux. Poèmes de Ch. H. Boudhors, André Foulon de Vaulx, Henri Allorge, etc...

Le Feu : poèmes de Jorgi Estève, Henri Bosco, Vincent Berger, Charles d'Agostino. Chroniques de Louis Giniès, Dr J. Dargelos, André de Richaud, etc.

La Revue Occitane : Gonzague Truc, Noël Sabord, Gaston Riou, Félix Fontenaille, Comte de Chanterac, Joseph Adami.

La Tramontane : poèmes de Carlos de Lazerme, Joseph S. Pons, Charles Bauby, Romain Thomas, Ferran Agulló y Vidal, chroniques de Titayna et de Renée de Brimont. La Tramontane continue à nous donner un tableau fidèle et nourri du mouvement littéraire roussillonnais.

Septimanie : Ce cinquième fascicule est vraiment admirablement réalisé. Tous les bibliophiles se le disputeront.

ECHOS

Nous publierons dans le prochain numéro une étude de Victor Crastre consacrée au livre de Joseph Pijoan : « El meu don Joan Maragall. »